

riens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace : car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

MITHRIDATE

PERSONNAGES.

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.
MONIME, accordée avec Mithridate, et déjà déclarée reine.
PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de différentes mères.
XIPHARÈS, }
ARBATE, confident de Mithridate, et gouverneur de la place
de Nymphée.
PHOEDIME, confidente de Monime.
ARCAS, domestique de Mithridate.¹
GARDES.

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien,
dans la Taurique Chersonèse.²

ACTEURS QUI ONT JOUÉ D'ORIGINAL DANS MITHRIDATE.

| | |
|-------------|------------------------------|
| MITHRIDATE. | LA FLEUR. |
| PHARNACE. | CHAMPMESLÉ. |
| XIPHARÈS. | BRÉCOURT. ³ |
| MONIME. | M ^{lle} CHAMPMESLÉ. |
| ARBATE. | HAUTEROCHE. |

1. Domestique, attaché à la maison.
2. Dans les éditions de 1673 et de 1676, on lit : *La scène est à Nymphée, port de mer dans le Bosphore Cimmérien, autrement dit la Taurique Chersonèse.* On dit mieux aujourd'hui : la Chersonèse Taurique.
3. Ces deux rôles ont bien été remplis par ces deux acteurs, mais on ne sait pas au juste quel était le personnage que faisait chacun d'eux.



G. Staal del.

Sup. Ch. Chardon aine. Paris.

F. Delanney sc.

MITHRIDATE

MAXIME Dites, Arcaë, au roi qui me l'envoie,
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Le moins est le plus cher et le plus souhaité.

Acte V. Scène II.

Garnier frères Éditeurs

MITHRIDATE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisoit, Arbate, un fidèle rapport :
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père,¹
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé ;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée.
Ainsi ce roi qui seul a, durant quarante ans,²
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient, balançant la fortune,

1. Ce fut près de la ville de Dastire que Pompée surprit Mithridate et le renferma dans son camp par un rempart de cent cinquante stades de circuit. Mithridate ne le franchit qu'à la faveur des ténèbres, et fut vaincu la nuit suivante.

2. Pline nous a conservé, liv. VII, chap. xxxvi, une inscription qui réduit à trente ans la durée de cette guerre contre Mithridate.

Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,¹
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en sa place*
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage;
Et, content des États marqués pour mon partage,
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains? Le fils de Mithridate,
Seigneur? Est-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate;
Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

1. Tout lecteur curieux d'étudier la période poétique fera sans doute attention à ce mot *meurt*, qui, après quatre vers imposants, tombe si juste au commencement du cinquième, et le coupe, en formant une césure qui force l'oreille de s'y arrêter. (L.)

* VAR. Vous, seigneur! Quoi, l'amour de régner en sa place.

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner : cette belle Monime,
Qui du roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux...

ARBATE.

Hé bien, seigneur?

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisque enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.¹
Tu ne t'attendois pas, sans doute, à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis!
Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la reine le premier;²
Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.

1. Le spectateur reçoit presque à chaque vers une instruction nouvelle : à peine connaît-il les caractères différents des deux frères, qu'il apprend leur rivalité. C'est là le mérite essentiel d'une bonne exposition : jamais le sujet n'y est trop tôt expliqué. (G.)

2. Cette circonstance essentielle excuse l'amour de Xipharès, le rend intéressant, et conserve à ce fils de Mithridate un caractère honnête et vertueux, lors même qu'il est le rival de son père. (G.)

Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu ;
 Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
 Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
 Il lui fit par tes mains porter son diadème.
 Juge de mes douleurs quand des bruits trop certains
 M'annoncèrent du roi l'amour et les desseins ;
 Quand je sus qu'à son lit Monime réservée
 Avoit pris avec toi le chemin de Nymphée !
 Hélas ! ce fut encor dans ce temps odieux*
 Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux :
 Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,
 Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
 Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
 La place et les trésors confiés en ses mains.
 Que devins-je au récit du crime de ma mère !
 Je ne regardai plus mon rival dans mon père ;
 J'oubliai mon amour par le sien traversé :
 Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
 J'attaquai les Romains ; et ma mère, éperdue,
 Me vit, en reprenant cette place rendue,
 A mille coups mortels contre eux me dévouer,
 Et chercher, en mourant, à la désavouer.
 L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore ;
 Et des rives du Pont aux rives du Bosphore,
 Tout reconnut mon père ; et ses heureux vaisseaux
 N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
 Je voulois faire plus : je prétendois, Arbate,
 Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
 Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
 Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
 Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,

* VAR. Hélas, j'appris encor dans ce temps odieux, etc.

Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
 Que dis-je ? en ce malheur je tremblai pour ses jours ;
 Je redoutai du roi les cruelles amours ;
 Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
 Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
 Je volai vers Nymphée ; et mes tristes regards
 Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts.*
 J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
 Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
 Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
 Ne dissimula point ses vœux présomptueux :
 De mon père à la reine il conta la disgrâce,
 L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
 Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
 Mais enfin à mon tour je prétends éclater :
 Autant que mon amour respecta la puissance
 D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
 Autant ce même amour, maintenant révolté,
 De ce nouveau rival brave l'autorité.
 Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
 Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
 Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir,¹
 Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
 Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
 C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre ;
 Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
 L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.
 Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être

* VAR. Virent d'abord Pharnace au pied de ses remparts.

1. On disait alors *avenir* ou *advenir*. Parmi les lexiques du xvii^e siècle, celui de Richelet (1680) et celui de l'Académie (1694) donnent *avenir* ; ceux de Nicot (1606) et de Furetière (1690), *advenir*.

Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
 Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien :
 Le Pont est son partage, et Colchos est le mien ;¹
 Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
 Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces.²

ARBATE.

Commandez-moi, seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
 Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir :
 Avec le même zèle, avec la même audace
 Que je servois le père et gardois cette place,
 Et contre votre frère, et même contre vous,
 Après la mort du roi, je vous sers contre tous.
 Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée
 De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée ?
 Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
 Eût souillé ce rempart contre lui défendu !

1. Quelques savants prétendent qu'il n'y a point dans la Colchide de ville qui s'appelle Colchos. Colchos n'est pas non plus le nom d'une région, d'une province. *Colchos* est un nom de peuple : c'est l'accusatif de *Colchi*, *Colchorum*. Il est vrai que Racine en parle toujours comme d'une ville :

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

Bossuet, Rollin, l'abbé Gédéon dans sa traduction de Pausanias, appellent Colchos une ville. Quand ils se seraient tous trompés avec Racine, ce serait dans une tragédie une faute bien légère ; et ce n'est pas ici le lieu de placer une dissertation géographique. (G.)

2. L'usage veut qu'on dise *mettre au rang* et *compter au nombre* ; mais cet usage n'est une loi que pour la prose. Cette scène est écrite avec une élégance si naturelle que La Motte-Houdard l'a choisie pour prouver l'inutilité de la versification : il a mis en prose les vers de Racine, et il n'a eu besoin pour cette opération que de rompre la mesure : tant le style de Racine est pur, correct et facile ! Mais La Motte, au lieu de faire par là triompher sa cause, s'est avoué vaincu, puisqu'il a prouvé par le fait que les bons vers réunissent à toutes les qualités d'une bonne prose une grâce, une harmonie, une vivacité, auxquelles la prose ne peut atteindre : la scène de La Motte est élégante et bien écrite, mais froide et ennuyeuse en comparaison de celle de Racine. (G.)

Assurez-vous du cœur et du choix de la reine ;
 Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
 Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
 Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême !
 Mais on vient. Cours, ami. C'est Monime elle-même. *

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous : car enfin, aujourd'hui,¹
 Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?
 Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
 Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
 Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
 Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
 Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime :

* VAR. *Mais on vient. Cours, ami. C'est la reine elle-même.*

1. L'arrivée de la reine produit un grand effet, parce que le spectateur aime déjà sa vertu, et qu'il est impatient de savoir quels sont ses sentiments à l'égard des deux princes. On a demandé pourquoi Monime venait elle-même trouver Xipharès ; on a trouvé cette démarche peu convenable à son sexe : le péril de Monime et sa situation présente répondent à cette observation. Corneille aurait pu tracer le portrait de Mithridate ; mais ce portrait de Monime n'appartenait qu'au pinceau de Racine ; il n'a point de rival dans l'art de tracer ces figures angéliques où l'héroïsme de la vertu relève la pudeur, la timidité, la délicatesse. La plupart de ses héroïnes ont la physionomie céleste des vierges de Raphaël ; leurs traits, leurs proportions, offrent toute la noblesse et toute la perfection du style grec. (G.)